



Éric Guichard (dir.)

Regards croisés sur l'Internet

Presses de l'enssib

Introduction

Éric Guichard

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1937
Éditeur : Presses de l'enssib
Lieu d'édition : Presses de l'enssib
Année d'édition : 2011
Date de mise en ligne : 16 mai 2017
Collection : Papiers
ISBN électronique : 9782375460443



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

GUICHARD, Éric. *Introduction* In : *Regards croisés sur l'Internet* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2011 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1937>>. ISBN : 9782375460443. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1937>.

+++++

INTRODUCTION

+++++

LE PARTI PRIS DE L'HISTOIRE LONGUE

+++++

L'ouvrage commence par une analyse de l'internet sur le temps long, afin de l'arrimer dans une histoire qui excède autant celle de l'imprimé – trop ample ou trop brève à notre gré – qu'elle montre les limites des narrations centrées sur un présent éphémère et souvent renouvelé avec les mêmes moteurs (déterminisme de l'innovation [Edgerton, 1998]¹, discours d'es-corte du dernier produit à la mode).

Un retour aux sources, donc, qui propose un découpage scandé par trois inventions : celle de l'écriture il y a plus de cinq millénaires, puis celle de la monnaie frappée – signe d'une capacité de l'écriture à proposer des paradigmes inattendus de l'échange qui peuvent rapidement s'universaliser – et enfin celle d'une écriture binaire et en réseau prise en charge par des automates.

Cette approche invite d'emblée à ne pas cantonner l'écriture à ses di-mensions sémiologique ou littéraire, mais à concevoir qu'elle soit le fruit des interactions entre quatre constituants : un système de signes qui la caractérise localement, ses supports, l'exercice intellectuel qu'elle permet ou contraint et enfin les formes sociales de la transmission des méthodes et savoir-faire afférents [Guichard, 2004]. L'écriture a ici les caractéris-tiques d'une technique imaginée et affinée par l'Homme pour se faciliter toutes les explorations intellectuelles, des plus inventives aux plus routi-nières, dans les champs les plus divers : des mathématiques à la poésie, de la comptabilité à l'histoire, etc. Cette technique, lentement polie sur l'établi de l'humanité, s'accompagne de savoir-faire parfois oubliés (pensons au rapport à l'écriture fortement différencié des citoyens de Rome au I^{er} et au VI^e siècles) et parfois bousculés par des ruptures qui vont lentement mais sûrement reconfigurer le champ de notre communication et la tota-lité de notre rapport au monde : une technique si intime qu'elle n'est pas objectivable – proposition qui laisse supposer que d'autres techniques ne le soient pas plus.

1. Les références des ouvrages et des articles sont réunies à la fin de l'introduction.

Nous prend alors le désir de relire l'histoire récente de l'internet à l'aune des avancées sribales des scientifiques, depuis par exemple le xvii^e siècle, quand Descartes invente l'algèbre – conceptualisation admirable – et l'emploie comme « moyen technique » pour résoudre tant de problèmes de géométrie tout en la généralisant en un cadre de pensée dont nous connaissons l'efficacité – cas étrange d'une pleine association entre technique et théorie. Les siècles suivants verront se déployer un entrelacs d'inventions physiques, mathématiques, et par suite méthodologiques, dont une des résultantes sera l'internet : cet étonnant mélange de mécanique quantique, de câbles et de routeurs, de protocoles et de logiciels – mille-feuilles de textes *écrits* – et d'humains, qui s'approprient ou subissent à des degrés variables et suivant les situations cette nouvelle écriture. L'internet serait alors la troisième étape du bouleversement sémiologique [Herrenschmidt, 2007] qui ébranle l'humanité, en même temps que cette dernière en est l'artisan.

La mise en perspective de l'internet au double filtre d'une temporalité millénaire et d'une autre, centenaire, devient méthode : elle sert de garde-fou contre les discours qui font référence de façon permanente au spectaculaire et qui nous promettent tous les cinq ans une nouvelle révolution : parfois de type technique au sens banal du terme, d'autres fois totalement sociale, alors même que ces propos s'empressent de nier les rapports de force entre groupes, individus et institutions et les recompositions de la domination symbolique. Ce recul historique permet aussi de prendre en compte les inventions, la culture et les imaginaires des personnes dotées d'une littératie spécifique, attachée au nombre, à la formule, au graphique, puis au texte électronique et par conséquent à la documentation : les ingénieurs. Ce qui stimule notre goût pour l'histoire des techniques.

Cette analyse nourrit en effet l'idée que ce qui se produit aujourd'hui ait pu déjà advenir dans le passé (certes sous des formes différentes mais comparables) et, de ce fait, nous fait prendre conscience de la dépendance de nos cadres de pensée au contemporain et à la géographie. Si des personnes autrefois nées dans l'Irak et la Turquie d'aujourd'hui ont produit tant d'inventions et d'idées², est-il sûr que seuls les Européens et les Américains aient les clés pour écrire le monde d'aujourd'hui ? Jack Goody pense que notre eurocentrisme a produit une reconstitution historique qui

2. Je pense à l'invention de l'écriture et aussi aux mathématiciens d'Asie Mineure (Appolonius de Perge, Thalès de Milet, etc.), à Âryabhata (mathématicien indien du vi^e siècle) et à la Bagdad des Abbassides, centre du monde savant au ix^e siècle.

s'apparente à un « vol de l'histoire » [Goody, 2010] – auquel ont participé Karl Marx et Max Weber, pour ne pas citer de contemporains – qui, outre son déni des cultures non-occidentales, nous illusionne et nous empêche donc de comprendre les transformations du monde. Car tel est le but d'une démarche historique scientifique : démêler l'écheveau du vrai et du faux, oser chercher la vérité, même quand ce mot est discrédité³, sinon s'affranchir des incohérences.

Clarisse Herrenschmidt entreprend ce travail d'analyse historique sur le long cours et sa démonstration apporte une réponse affirmative à la toute première question que nous nous posons : l'internet induit-il vraiment une transformation d'importance de notre système scribal multi-millénaire ? Oui, et c'est plus d'un siècle d'histoire des sciences, avec Allan Turing en point d'orgue, qui nous permet de comprendre ce bouleversement. Nous prenons une seconde fois la mesure de la faiblesse des arguments qui se focalisent sur les unifications ou les « révolutions » majeures du contemporain. Par exemple, l'idée que la « convergence numérique » soit le déterminant actuel de nos sociétés. Ce point de vue, qui date des débuts de la bulle spéculative de l'internet, suppose que l'informatique, la téléphonie et l'audio-visuel vont se confondre. Si cette possibilité existe, elle résulte d'un choix ferme d'une partie de l'industrie contemporaine, sur fond de compétitions et d'alliances aléatoires où chaque protagoniste a l'espoir de se construire un monopole définitif en maximisant sa clientèle. Rien de comparable avec la lame de fond de l'écriture scientifique depuis deux siècles, même si une poignée d'acteurs industriels en est partie prenante depuis quelques décennies.

Par ailleurs, l'idée de convergence et surtout l'appel au numérique contribuent à sous-estimer la réalité technique et matérielle de l'internet : préférer le terme « numérique » à celui d'« électronique » – le premier passant étrangement du statut d'adjectif à celui de substantif – permet à de nombreuses personnes peu férues d'informatique de recycler leurs anciens arguments sollicitant une culture spiritualiste en les accordant avec le déterminisme de l'innovation. Ce dernier alimente l'idée d'une entrée dans une « nouvelle ère numérique » et occulte la réalité présente : par exemple la forte instabilité de l'écriture contemporaine, des programmes

3. Avec cet heureux paradoxe que l'idée que la vérité n'existe pas a souvent aujourd'hui valeur de vérité : « les chercheurs qui veulent prouver la fragilité de la notion de vérité ne sont-ils pas convaincus de la véracité de leurs propres démonstrations ? » [Guichard, 2010].

informatiques et des formes juridiques qui leur sont associées⁴. La référence au numérique rappelle celle au virtuel à la fin du xx^e siècle : une solution pour éviter de se confronter à la technicité de l'écriture, à ses régimes de temporalité et à sa relation avec la pensée ; voire pour éluder les termes parfois conflictuels de la construction de la culture.

Nous serions alors tentés d'étudier tous les aspects de l'internet, tous ses usages sans exclusive, en intégrant toutes les formes de détournement possible : non seulement les pratiques de ses utilisateurs grand public – souvent projetées en des cadres axiologiques (le bien, le mal, le piratage, le progrès, etc.) –, mais aussi celles des lettrés contemporains. Ce sont, comme leurs semblables d'hier, les personnes qui disposent de savoir-faire sophistiqués en matière d'écriture électronique et réticulée, et donc de documentation et de synthèse. Nous verrions alors qu'au couple industrie-consommateurs s'ajoute un troisième terme, constitué de collectifs et aussi de singularités, dont certains éléments construisent un domaine public fait de gratuité et de générosité intelligente (Einstein et Descartes ont-ils voulu conserver pour eux leurs découvertes ?), d'autres forment des frontières et des zones d'exclusion, quand tous élaborent des théories sociales ou politiques cohérentes avec leurs pratiques et leurs choix. Ce ne peut assurément être le but de cet ouvrage, aux projets plus modestes. Cependant, le goût des auteurs pour les approches en surplomb leur a donné l'envie de combiner les études de cas avec la théorie, de proposer des analyses qui s'écartent du sens commun – tout en explicitant comment ce dernier fait sens – et d'associer l'érudition à des argumentaires qui affinent notre compréhension du monde contemporain.

PHILOSOPHIE DE L'INTERNET

+++++

Car qu'est-ce que l'internet ? Un système technique [Gille, 1978] sophistiqué avec lequel nous vivons sans avoir besoin de nous soucier de son fonctionnement – comme l'électricité et ses centrales nucléaires ? – et que nous nous approprions sans y penser ? Se pose alors la question de notre intimité avec la technique, sorte de seconde peau qui se transforme actuellement en prothèse invasive : ni outil ni moyen pour arriver à des fins, mais plus que jamais condition de nos capacités à penser [Goody, 1994]

4. Formats de fichiers illisibles après quelques années ou dès que nous changeons de logiciels, eux aussi inutilisables après un ou deux lustres. Relations tout aussi instables dans le monde éditorial et dans l'univers des formes de contractualisation juridiques qui lui sont associées [Guichard, 2012].

et miroir de notre psyché. Or, si le fait de penser la pensée est typiquement un exercice philosophique, nous savons désormais que celle-ci est étroitement dépendante de notre outillage mental : à preuve la polémique sur les sociétés « primitives » (sans écriture) et les sociétés « avancées », qu'ont clôt les travaux de Jack Goody. C'est essentiellement la disponibilité d'une technique intellectuelle qui explique les statuts relatifs des cultures. Il y a là certes une part de déterminisme (pas de mathématiques sans écriture), mais ce dernier n'est pas technique au sens où nous l'entendons communément : il n'est pas que déterminé par des objets, fussent-ils manufacturés. Néanmoins, la preuve de l'influence de la technique scribale sur nos raisonnements semblerait plus difficile à produire quand nous vivons dans un seul régime littéraire : ce dernier s'impose comme un cadre dont nous visualisons mal l'architecture et les sculpteurs. À l'inverse, la juxtaposition d'une culture qui s'appuie sur l'imprimé et d'une autre (en construction) qui sollicite l'écriture électronique et en réseau permet de dégager les traits saillants qui nous aident à comprendre comment nos concepts, même les plus *a priori*, sont dépendants de nos capacités combinatoires : capacités à jongler avec les chiffres, les lettres et les mots, puis avec les résultats textuels de leurs assemblages, mais aussi avec les outils qui facilitent cette gymnastique. Ces derniers sont des techniques et des méthodes, et l'excès combinatoire des objets sur lesquels ils opèrent invite à en inventer de nouvelles, sous peine d'asphyxie intellectuelle : avec le web, nous vivons ce qu'ont vécu Ératosthène, confronté à 500 000 rouleaux de papyrus [Jacob, 1996], puis Gabriel Naudé [Damien, 1995], qui a vu les bibliothèques passer de 300 à 8 000 ouvrages⁵. Nous ne prétendons pas ici que nos « innovateurs », pour emprunter au lexique contemporain, aient eu d'emblée conscience de la totalité des transformations qu'ils ont introduites. Mais les méthodes qu'ils promouvaient, pour se repérer dans l'ensemble des savoirs écrits comme pour *relier* les contenants des uns aux autres (papyrus, livres), ont eu des effets intellectuels et par suite politiques considérables, comme l'ont démontré les auteurs précités. Aujourd'hui, la spécificité de l'internet, c'est-à-dire sa différence avec l'informatique hors-réseau, fait écho à ces soucis d'antan : elle réside dans l'invention de la machinerie documentaire – les moteurs de recherche – qui permet d'accéder aux écrits de cette informatique [Guichard, 2008b]. Nous pouvons en

5. Nous pourrions évoquer une évolution semblable avec la multiplication des revues savantes à la fin du XIX^e siècle, qui a incité des penseurs aussi divers que Louis Pasteur et Paul Otlet à refonder les outils et les catégories du savoir [Duclert et Rasmussen, 2002 ; Fayet-Scribe, 2000].

critiquer les algorithmes, quand ils surévaluent l'éphémère et le banal, ou plus généralement du fait de leur a-sémantique : de leur non-intelligence totale. Cependant, ils sont les outils qui remplacent ceux d'Ératosthène et de Naudé. Et si nous doutions il y a encore dix ans de leurs effets sur nos raisonnements et sur nos catégories de pensée, cette période est révolue : sans nécessairement savoir prédire par le menu leur influence, nous sentons qu'elle touche à tout l'édifice de la pensée.

Apparaît ici un phénomène sous-estimé par les tenants du qualitatif : l'excès quantitatif stimule la conceptualisation. Il invite à repenser l'organisation des savoirs, à la refonder et parfois de fond en comble.

Les outils inventés ou amendés pour « traiter » ces textes et savoirs, c'est-à-dire pour se les approprier, en permettre l'usage et les développer, finissent par prendre une place équivalente à ces savoirs : ce n'est pas seulement le code des annotations non destructives d'Ératosthène et de ses successeurs qu'il fallut mémoriser ; il a aussi fallu comprendre les arguments logiques et théoriques de leur présence. La marge entre technique et culture savante apparaît ici étroite et le souvenir de nos scolarités s'en fait le témoin : combien de théorèmes mathématiques, certes fruits du génie de quelques-uns, apparaissent aujourd'hui comme des recettes simples une fois qu'on en connaît la solution et néanmoins essentielles à l'acquisition d'une culture qui permettra de produire d'autres savoirs⁶ ?

L'internet ne permet pas seulement de mettre en évidence le tissu dense de relations entre technique et culture⁷. Il est l'objet de nombre

6. Je donne souvent l'exemple de la solution que Carl Friedrich Gauss aurait trouvée à l'âge de 7 ans, suite à une question de son instituteur. Peu importe ici que la fable soit vraie ou non : je crois que tout lecteur mémorisera sans difficulté cette solution, alors même qu'elle lui semble incalculable. La question est : quelle est la somme des 1000 premiers nombres ? En remarquant qu'on peut réaliser le calcul en partant de 1 pour finir à 1000, et aussi en partant de 1000 pour arriver à 1, Gauss aurait imaginé le déploiement suivant de l'écriture :

$$S = 1 + 2 + 3 + \dots + 999 + 1000$$

mais, aussi

$$S = 1000 + 999 + 998 + \dots + 2 + 1$$

Donc, en additionnant (verticalement) les deux lignes terme à terme : $(1 + 1000) + (2 + 999) + \dots + (1000 + 1)$:

$$2 * S = 1001 + 1001 + 1001 + \dots + 1001 + 1001$$

Soit 1001 additionné à lui-même autant de fois qu'il y a de nombres à sommer (1000).

Il s'ensuit que

$$2 * S = 1001 * 1000 \text{ et donc que } S \text{ vaut } 500\,500.$$

Nous remarquons sans effort que la méthode s'applique à une somme quelconque d'entiers consécutifs (1000, 10 000 mais aussi 17 ou 273).

Cette preuve exemplaire de la technicité de notre pensée mériterait une importante digression sur les effets intellectuels de l'écriture planaire que nous n'évoquerons pas ici.

7. Entendue au sens fort du terme : culture savante, des personnes *cultivées*, mais généralisable à la culture comme comportement appris. Cf. [Guichard, 2010] pour les articulations entre ces deux cultures.

de discours, et le lieu premier où ceux-ci se déploient. Mais le fait que nous écrivions beaucoup au sujet de l'internet *sur* l'internet ne le rend pas spécifique pour autant : la presse imprimée parle aussi beaucoup d'elle-même. L'internet excède néanmoins le statut d'espace de publication et de média car il s'inscrit aussi comme creuset de nos formations discursives, dépassant ici son évidence d'*objet* de ces dernières pour devenir la quasi-totalité de notre instrumentation intellectuelle et pour s'avérer constitutif de nos raisonnements. Ce qui pose la question suivante : l'internet est-il simple support matériel de la culture, éventuellement doté de tendances réflexives, ou le lieu concret de son édification et de sa référence ? Tout d'abord, pour éviter les vertiges métaphoriques que peut induire une telle interrogation, nous proposons de vérifier si elle peut aussi s'appliquer à un autre champ : par exemple celui de l'imprimé ou de l'écrit en général. Nous l'avons évoqué, et d'autres l'ont démontré à de multiples reprises [Foucault, 1969 ; Jacob, 2007], la meilleure façon d'y répondre consiste à passer de l'objet aux pratiques : à étudier la spécificité et l'évolution (en des temporalités qui souvent excèdent celle de notre vie) des procédures lettrées. La culture d'une époque ou d'une région n'est pas réductible à la somme de ce qui est inscrit en des livres. Elle est, même dans le cas où nous la restreignons à ses dimensions érudite et savante en rapport étroit avec les textes, la somme des références et des associations qui s'établissent à partir de ces écrits, jusqu'aux raisonnements et aux représentations qui se construisent à partir des étapes qui les précèdent – le tout dans un régime d'échange et de circulation qui fait des collectifs l'argile essentielle de cette culture. Ainsi, parce qu'il est la forme contemporaine de l'écriture, l'internet est-il effectivement creuset de la culture.

Tensions entre cultures et savoir-faire associés

+++++

Nous pouvons alors préciser, à l'aune de l'internet, la relation entre écriture et culture, et comment chacune reconfigure l'autre – jusqu'au moment où nous aurons l'intuition de l'impossibilité de distinguer l'une de l'autre. Nous avons déjà remarqué que les savoir-faire s'imbriquent avec les savoirs les plus conceptuels – ici apparaît une caractéristique des érudits rarement évoquée : ce sont des techniciens, par exemple *ès langues mortes, ès textes indéchiffrables* ; c'est par le biais de leur compétence technique qu'ils ont la faculté de conceptualiser, de mettre en perspective des faits pour répondre à des problématiques, ou pour les énoncer.

Ce constat explique notre trouble quand nous sommes en situation de changement de régime de littératie : nous devons substituer un ensemble de savoir-faire à un autre ; tâche délicate quand le second ensemble n'est pas clairement défini ni poli par la longue temporalité de la transmission de ces savoir-faire, et encore plus délicate quand persiste l'ensemble des références culturelles associées au premier régime : ainsi les méthodes intellectuelles liées à l'imprimé et les *habitus* associés doivent-ils être toujours maîtrisés (connus, appris) tandis que, malgré les incantations au jeu-nisme, les savoir-faire du nouveau régime sont encore instables et imprécis et que leurs experts et utilisateurs n'ont pas encore instauré les normes sociales qui permettraient de faire fi des anciennes. Il faut, en effet, du discernement, c'est-à-dire beaucoup de culture, pour finir par repérer les outils les plus profitables et pour les articuler les uns aux autres, même si une filiation entre les anciens et les modernes est parfois repérable (ex. : logiciels de mise en page, avec l'informatisation de la typographie). Autant de tâches aussi difficiles pour les « jeunes » que pour leurs aînés que sont les lettrés de l'imprimé.

L'érudition propre à l'écriture électronique en réseau est désarçonnante *a priori*, même si elle exprime bien la relation entre les notions de savoir-faire et de cultures (personnelle comme générale) : ce qui était compliqué hier (un long calcul, l'accès à un texte, à une documentation, à un raisonnement, la production d'une carte) se simplifie pour basculer dans l'ensemble des objets élémentaires de la technologie de l'intellect, témoignage de l'enrichissement de cette dernière. Notre pouvoir ne s'accroît pas pour autant : seules nos capacités intellectuelles augmentent. Pour profiter pleinement de cet acquis potentiel, nous devons nous approprier les méthodes qui accompagnent le changement de l'écriture : par exemple statistiques, lexicométriques, graphiques et documentaires. Et nous sommes incités à interroger nos épistémologies (les fondements théoriques qui légitiment ces méthodes), suite aux questionnements posés par la nature réflexive de l'écriture. Ce qui invite à de nouveaux et délicats apprentissages. Ce fait explique nos difficultés face à une écriture en mutation : s'organise une tension entre simplification et complexification de notre exercice intellectuel, tension dont il est peu rendu compte, notamment dans le monde de l'enseignement.

Réalité

+++++

Ainsi, l'internet n'est plus un moyen, aussi magique soit-il, qui nous serait extérieur. Sa proximité avec nos facultés les plus subjectives pose question. Ce qui nous confronte à de nombreux dilemmes dès que nous espérons découvrir ou tracer une frontière entre notre pensée immatérielle et une réalité tangible, qui aurait l'heur d'être objective : par exemple en sachant nous résister quand nous espérons nous en émanciper. C'est peut-être en cela qu'on nous dit que l'internet serait virtuel : il ne nous opposerait aucune résistance. Or, depuis l'essor de la physique à partir de Maxwell et Planck, et encore plus depuis que Gaston Bachelard l'a exprimé en termes simples, nous savons que la réalité ne se réduit pas à une évidence directement accessible par l'expérience. La notion de masse, essentielle à notre conception intuitive de la perception et de la réalité, après s'être frottée au réalisme naïf, à l'empirisme, aux rationalismes newtonien et relativiste, n'est plus qu'un des éléments d'une formation discursive (aurait dit Michel Foucault) dont la réalisation supprime la réalité qu'elle prend pour objet [Bachelard, 1983]. Ce réalisme, naïf, empirique ou encore kantien, ne vaut pas plus dans l'univers des normes qui construisent nos sociétés : affirmer que la réalité sociale ou politique soit elle aussi évidemment « résistante » supposerait que nos représentations et que notre culture (qui en est la somme itérée [Guichard, 2008a]) nous soient aussi évidemment accessibles que la réalité des photons, électrons et autres flux Wifi qui circulent en nos appartements. Or, ces derniers ne se voient pas plus qu'ils ne s'expliquent simplement : la perception de la réalité contemporaine (sa construction, voudrions-nous dire) transite par des sommes de savoirs et de raisonnements complexes, eux-mêmes travaillés par les collectifs qui les forgent et qui leur donnent consistance – ce que négligent les propos qui expliquent l'internet en termes d'opposition entre réel et virtuel. Face à ces conceptions naïves de la réalité, le rappel précis du système technique actuel et de toutes ses dimensions pratiques est la meilleure façon de conceptualiser et de comprendre ce qui se *réalise* aujourd'hui entre la psyché, les machines et le collectif, quand les secondes se mêlent d'appliquer des méthodes et de mettre en forme des savoirs, tout en tenant compte des dialogues que les humains tentent d'entretenir avec elles. Nous avons bien du mal à théoriser l'accumulation sémantique produite par ce mille-feuilles d'interactions entre logiciels et la somme des intentions collectives qui les sollicitent et qui en transforment de ce fait les résultats. C'est peut-être cette difficulté – assurément augmentée de celle de l'exprimer avec des mots – que nous

tentons de traduire quand nous parlons de révolution, de virtualité ou d'ère numérique. L'internet et la réalité sont donc solidaires. L'internet n'est plus service, il « est sens », montre Paul Mathias. Ce qui, en définitive et paradoxalement, pose en même temps la question de l'autonomie de nos pensées et celle de notre capacité à écrire le monde.

ÉTUDIER LES FORMATIONS DISCURSIVES

+++++

Pourquoi, à une telle analyse en sont préférées d'autres, qui associent technique et moyen, consommation et progrès ? Cette faveur pour les raisonnements du sens commun (éventuellement appuyés par une philosophie banale et auxquels s'accorde une *doxa* marchande) est aisément criticable. En même temps, elle mérite d'être étudiée car elle met en évidence une idéologie. Celle-ci profite beaucoup de nos difficultés à construire des discours rationnels au sujet de l'internet et du monde contemporain. Nous devinons qu'il y a forme de violence symbolique quand est imposé un « habitus linguistique » [Bourdieu, 2001] : quand les usages de l'internet nous sont présentés comme l'« indicateur » suprême pour témoigner de la capacité de nos sociétés à faire sauter le « verrou » de l'archaïsme et pour leur permettre d'entrer sereinement dans la « société de l'information ». Ces mots entre guillemets sont typiques des vocables de l'Union européenne, de nombreux gouvernements, jusqu'aux agences de moyens scientifiques. Il s'ensuit une vision mécaniste de la société, peu cohérente avec les savoirs des sciences sociales et profondément paradoxale : comment articuler la présentation d'une technique, entendue en son sens le plus utilitaire avec les utopies et les mythes qu'elle alimente ? Réduire cette contradiction à un tour de passe-passe destiné au citoyen transformé en consommateur crédule ne nous semble pas suffisant : il y a là quelque chose qui touche au rapport anthropologique de l'humain à la technique.

Idéologies

+++++

D'une part, nous pouvons nous agacer d'une statistique performative qui sert des discours caricaturaux. Pour s'assurer qu'il y a chaque année plus d'internautes, on fait dans le racolage en les définissant de la façon la plus extensive possible : est internaute une personne qui s'est connectée à l'internet une fois dans le mois, et depuis 2010, une fois dans le

trimestre⁸. Peu importe alors si cette personne n'a pas l'idée de faire usage du courrier électronique (30 % en 2005, 12 % en 2008) ni qu'elle affirme, en même temps et contre toute évidence, savoir se servir d'un moteur de recherche (93 % des internautes en 2005, et 97 % cinq ans plus tard⁹). Ces taux d'internautes sont utilisés pour montrer que la France est bien positionnée dans la hiérarchie des nations européennes : huitième, donc mieux placée que la Bulgarie en termes de « marche vers le progrès », mais moins bien que la Grande-Bretagne ou la Suède – nous ne commenterons pas les implicites d'un tel réductionnisme aux relents nationalistes. Cet indicateur trivial (la proportion de ménages ayant accès à l'internet) sert aussi à mesurer la « fracture numérique », qui devient automatiquement définie par ce pourcentage. La notion est évocatrice, mais on aimerait qu'elle soit précisée en même temps que le raisonnement qui l'introduit, remarque Éric Guichard : évoque-t-on par là la capacité des individus à disposer d'une littératie en accord avec l'écriture contemporaine ? Tous les Français (ou tous les Bulgares) ont-ils les mêmes pratiques de l'internet ? Cette « fracture numérique » a-t-elle quelque rapport avec une discrimination sociale, comme le substantif semble l'indiquer ? La revue de la littérature à ce sujet est surprenante : la « fracture numérique » n'est jamais définie ; en revanche, elle sert abondamment à produire une narration sur l'état du monde contemporain qui permet à la fois de nier les différences sociales de notre pays¹⁰ et de chanter les louanges du néolibéralisme : les « promesses de la nouvelle économie ». D'autre part, nous ne pouvons qu'être surpris du consensus autour de telles constructions idéologiques : même les altermondialistes les partagent et reprennent les propos des présidents des multinationales de l'informatique, qui prétendent que la « fracture numérique » est positive au sens où sa résorption entraînera *ipso facto* celle de l'écart économique entre riches et pauvres.

La technique devient donc support universel de l'imaginaire.

8. Enquête permanente sur les conditions de vie (EPCV) Insee 2005, du ministère de la Culture 2008 [Frydel, 2006 ; Donnat, 2009]. En 2010, l'Insee élargit encore plus la définition de l'internaute : personne s'étant connectée à l'internet dans les 3 mois précédant l'enquête [Gombault, 2011]. On est ainsi assuré que leur pourcentage croît : de 47 % en 2005 à 71 % en 2010.

9. Sources : documents Insee précités. En 2005, le total des internautes maîtrisant les moteurs de recherche se montait étrangement à 101 % car des personnes n'utilisant pas l'internet prétendaient aussi avoir une telle compétence.

10. Il faudra attendre 2011 pour que l'Insee mesure une corrélation entre compétence scribale et niveau d'étude ou profession, alors que l'Institut s'en était donné les moyens dès son enquête de 2005, composée de 900 questions auprès de 5 600 personnes.

Une technique trop fonctionnelle

+++++

Dans tous ces propos, la diffusion des câbles et des machines est l'em-plâtre idéal pour réduire cette fracture. Pour le dire autrement, la technique est essentiellement pensée comme un moyen.

Ces analyses consensuelles constituent pour nous une aubaine car elles témoignent de la façon dont se construisent des formations discursives autour de l'internet en particulier, de la technique en général : balbutiantes, empruntant à d'autres ordres du discours (banals ou attachés à des sciences) et parfois explorant des pistes fécondes. Nous voyons alors comment nos conceptions de la technique héritées du XVIII^e siècle formatent et contraignent nos analyses. En même temps, ces analyses mettent en évidence la complexité du tissu que nous tressons entre représentations, savoirs et croyances quand nous tentons d'appréhender la notion de technique. Nous pouvons contester la rationalité de cette trame, mais nous avons du mal à nous en dégager. En cela, les discours sur l'internet confirment qu'il nous est difficile d'objectiver une technique, de la dissocier des formations discursives que nous produisons à son sujet. Ils rappellent nos embarras quand nous cherchons à produire du sens à partir de la notion de technique, surtout quand elle relève de l'écriture. Ils donnent aussi l'idée que la référence à la culture – et aux sphères les plus subjectives – servirait essentiellement à légitimer un ordre économique en cours de déploiement : les appels à la numérisation de la culture, les multiples références au « patrimoine » et la recherche éperdue d'un monsieur Tout-le-monde qui serait archétypal du Français moyen¹¹ en sont autant d'indices. Nous voyons alors se dessiner un terrain de recherche prometteur – et bien peu balisé : celui de l'étude des discours sur l'internet.

ANTHROPOLOGIE DU SAVOIR

+++++

Ces représentations à vocation rationalisante sont cependant inquiétantes quand nous les voyons se déployer chez les chercheurs, dont nombre multiplient les études des usages communs, alors même que les bénéfiques scientifiques de tels travaux sont souvent faibles. Plutôt que de viser un Autrui chimérique, n'est-il pas plus productif de faire une anthropologie des usages de l'internet au plus près des pratiques que nous savons décrire

11. Pour faire ici écho à l'Homme moyen de Quetelet [Desrosières, 2002].

et contextualiser ? Nous avons vu que la démarche la plus rigoureuse pour théoriser les usages du livre consiste à étudier les mondes lettrés et la réflexivité de l'écriture. Appliquée à l'internet, cette approche permet de détailler comment nos pratiques scientifiques évoluent avec la technologie de l'intellect qui se met en place depuis un demi-siècle, et à préciser ce qu'elles sont. La démarche, jamais aisée, devient instructive quand elle s'applique à des univers intellectuels où les oppositions entre technique et pensée pure, entre exercices collectif et individuel de la recherche sont ancrées, comme la discipline historique, qu'a choisie Philippe Rygiel. Elle fait écho aux travaux sur l'écriture de l'histoire [de Certeau, 1975] : en quoi l'histoire, avec ses normes scientifiques, son idéologie – dont elle a de plus en plus conscience – et les formations discursives qui en constituent la trame, sinon le squelette, est-elle dépendante de l'instrumentation intellectuelle dont disposent, à un moment donné ou dans une région donnée, ses spécialistes ? La question n'est pas simple et invite à un travail de dentellière qui appréhende l'ensemble de nos pratiques intellectuelles à l'aune de l'informatique et de l'internet. Nous espérons que ce travail précurseur en stimulera de nombreux autres, qui prendront autant en compte les capacités épistémologiques de l'écriture en réseau que les contraintes administratives (d'ailleurs fort alimentés par les discours évoqués ci-avant) qui se déploient de façon pervasive dans nos « environnements numériques » pour expliquer comment l'internet reconfigure les métiers et les recherches des universitaires.

ÉCRIRE LE MONDE

+++++

Après ce travail au cœur du savoir en construction, avec ses règles aujourd'hui ébranlées, nous avons le moyen de mettre en correspondance les éclairages précédents avec la question qui sous-tend la totalité de l'ouvrage : en quoi l'internet reconfigure-t-il la totalité de notre rapport au monde, en même temps qu'il en est la traduction, l'aboutissement temporaire ? Ce qui nous renvoie une fois de plus à la question de la production de la culture : pouvons-nous donner d'autres exemples de la façon dont celle-ci est à la fois écrite, recomposée par l'instrumentation dont nous disposons désormais pour appréhender la spatialité, tout en précisant en quoi cet outillage est lui-même le fruit d'imaginaires – et donc de cette culture ? La géographie est la science dédiée à la description du monde

comme Terre et comme cosmologie¹². Parce qu'elle sait associer mesure physique et représentations sociales qui articulent spatialité et culture, elle est peut-être la discipline la plus propice à nous expliquer ce qui ressort de l'enchevêtrement entre nos outils, nos méthodes, nos abstractions et nos expériences : elle aussi est transformée par notre outillage mental¹³. En opérant un travail de dévoilement sur elle-même, elle nous précise comment s'échafaudent nos conceptualisations du monde, dont nous avons vu combien elles sont tâtonnantes autant que structurantes. Henri Desbois détaille, en s'appuyant sur le monde contemporain et sur les productions culturelles qui nous entourent et nous enveloppent, comment « l'information géographique est [...], de plus en plus, la matière même du monde où nous vivons ». Dans la ville, dans les films et sur nos écrans, calcul scientifique et imaginaire, science-fiction et réalité se combinent d'une façon fort étroite, ce qui prouve que les volontés de distinguer chaque pôle des deux couples précédents sont illusoire : la distinction entre sciences exactes et sciences humaines relève essentiellement de l'histoire des disciplines et de la construction sociale.

Au final, se trouve renforcée l'intuition de l'égalité *technique = culture*.

L'évidence, le tangible n'apparaissent que comme des recours illusoire et inopérants pour qui veut comprendre le monde, et la vertu de la juxtaposition de deux régimes de littérature réside peut-être en le rappel que la technique de l'écriture et la possibilité de penser le monde sont inséparables.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

+++++

Bachelard Gaston, *La philosophie du non*, Paris, Presses universitaires de France, 1983. Première édition : 1940.

Bourdieu Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Fayard, 2001.

Damien Robert, *Bibliothèque et État, Naissance d'une raison politique dans la France du XVII^e siècle*, Paris, Presses universitaires de France, 1995.

de Certeau Michel, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

12. Entendue comme science physique de l'infiniment lointain et comme système commun de détermination aux sujets et aux choses (citation de Paul Ricœur, cité par le Trésor de la langue française informatisé, TLFi : < <http://www.cnrtl.fr/definition/cosmologie> >).

13. Ce dont peuvent témoigner le climatologue et le grand public : cf. les multiples outils de repérage et de visualisation dont nous ne savons plus nous passer.

Desrosières Alain, « Adolphe Quetelet », *Courrier des statistiques*, 104, 2002. [En ligne] < http://www.insee.fr/fr/ffc/docs_ffc/cs104a.pdf >.

Donnat Olivier, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, Paris, Éditions La Découverte ; ministère de la Culture et de la Communication, 2009.

Duclert Vincent et Rasmussen Anne, Les revues scientifiques et la dynamique de la recherche, in *La belle époque des revues*, pp. 237-254. Saint-Germain-la-Blanche-Herbe, Éditions de l'IMEC, 2002.

Edgerton David, De l'innovation aux usages, Dix thèses éclectiques sur l'histoire des techniques, *Annales Histoire, Sciences sociales*, 4-5:815-837, 1998.

Fayet-Scribe Sylvie, *Histoire de la documentation en France*, Paris, CNRS éditions, 2000.

Foucault Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

Frydel Yves, Internet au quotidien : un Français sur quatre, *Insee première*, 1076, 2006. [En ligne] < http://www.insee.fr/fr/ffc/docs_ffc/IP1076.pdf >.

Gille Bertrand, *Histoire des techniques*, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1978.

Gombault Vincent, Deux ménages sur trois disposent d'internet chez eux, *Insee première*, 1340, 2011. [En ligne] < <http://www.insee.fr/fr/ffc/ipweb/ip1340/ip1340.pdf> >.

Goody Jack P., *Entre l'oralité et l'écriture*, Paris, Presses universitaires de France, 1994.

Goody Jack P., *Le vol de l'histoire, Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde*, Paris, Gallimard, 2010. Première édition : *The Theft of History*, Cambridge University Press, 2006.

Guichard Éric, L'internet, une technique intellectuelle, in Guichard Éric (éd.), *Mesures de l'internet*, pp. 19-49. Paris, Les Canadiens en Europe, 2004. [En ligne] < <http://barthes.enssib.fr/articles/Guichard-MI.html> >.

Guichard Éric, Internet, cartes, territoire et culture, *Communication & Langages*, 158:77-92, 2008a. [En ligne] < <http://barthes.enssib.fr/articles/Guichard-internet-culture.pdf> >.

Guichard Éric, L'écriture scientifique : grandeur et misère des technologies de l'intellect, in *L'Internet, entre savoirs, espaces publics et monopoles*, volume 7-8, 2008b, pp. 53-79. Sens-public, Actes du colloque international *L'Internet : espace public et enjeux de connaissance*, Collège international de philosophie, Paris, 20-21 janvier 2006. [En ligne] < <http://barthes.enssib.fr/articles/Guichard-CIPH2006.html> >.

Guichard Éric, L'internet et l'écriture : du terrain à l'épistémologie, Habilitation à diriger des recherches, Université Lyon-1, 2010. [En ligne] < <http://barthes.enssib.fr/articles/HDR-Guichard.html> >.

Guichard Éric, Bibliothèques numériques, in Ghorra-Gobin Cynthia (éd.) : *Dictionnaire des mondialisations*, Paris, Armand Colin, 2012.

Herrenschmidt Clarisse, *Les trois écritures, Langue, nombre, code*, Paris, Gallimard, 2007.

Jacob Christian, Lire pour écrire : navigations alexandrines, in Baratin Marc et Jacob Christian (éd.), *Le pouvoir des bibliothèques*, pp. 47-83. Paris, Albin Michel, 1996.

Jacob Christian (éd.), *Lieux de savoir, Tome 1, Espaces et communautés*, Paris, Albin Michel, 2007.